

cancans

DE PARIS



CHAQUE MOIS
PRIX : 3 F
N° 16

Mary Hugues.
(Photo : Sylvain Dubouché
International)



Les Tournes emploient comme aphrodisiaques le « zizito », sorte d'épice tirée de l'organisme mâle. Un officier méhariste voulait contrôler en jour les vertus de ce breuvage et en absorbait une forte dose. Il vit venir à lui une femme agaçante, puis une autre, dix autres, cent autres femmes ardentes et persévères... qui le comblèrent de bonheurs.

Le lendemain matin, il s'aperçut qu'il s'était endormi sous l'effet de la drogue et avait rêvé tout ses exploits amoureux.

■

En demandant le divorce pour « injures graves, coups et blessures », la femme du torero Juan Marquez, dit « El Gallico », vient de révéler que son mari est atteint d'un étrange complexe. Dès leur première nuit de noces, il lui demandait d'agiter sous ses yeux une étoffe rouge, car cette couleur, à l'instar des taureaux, le mettait dans un grand état d'excitation. Lorsque sa femme, lassée de ce manège, refusait de se prêter à son désir, il la rouait de coups et menaçait à s'apaiser, puis à s'endormir profondément que lorsqu'elle était couverte de bleu.

Le bleu, on le sait, est une couleur éliminatoire.

■

Des hommes, qui vont prendre la garde, sont inspectés par un adjudant-chef. Les positions pleurent ; les brodequins sont mal dirigés, les boutons mal attachés, les ceintures ne passent pas entre les boutons qu'il faut, les cartouchières sont de travers.

L'adjudant-chef passe en revue, comme une litane :

— Quatre jours de sale de police...
Mon sang ! Haut jour de sang ! Mon sang !...
Trois jours de sale de police...
Mon sang !

Un peu plus tard, au mass, un sergent lui demande l'explication de ce mystère : « Moi aussi je qui accompagne chaque punition,

— Mon sang, dit l'adjudant, c'est bien simple, un homme peut penser automatiquement : « Si tu saisis comme je me f., de saif. » Alors, je réponds pour ne pas être en retard—


Sonia, vedette du Cabaret « Lucky Strip ».



DE L'AMOUR SANS UN MOT

Un texte d'Henry Bellamann



Elle croisa les bras sur sa poitrine, se renversa. L'instant côte à côte, ayant retrouvé un peu de leur aisance...

Ce fragment — un des plus curieux et à la fois un des plus poétiques — que nous extrayons d'un livre dont le succès a été sensationnel aux États-Unis et en Angleterre, constitue le plus bel exemple de ce qu'on pourrait appeler « la littérature suggestive ».

Bien n'y est dit, et pourtant tout y est.

Bien n'y est dit, pourtant rien n'y manque. Vous avez tout, vous avez toutes, à un moment donné, vécu une scène semblable...

Parru et Ronda revinrent bien vite à leur passe-temps de tous les jours. Ils allèrent passer dans l'eau de la rivière, grimpèrent aux arbres, firent la chasse aux mûres, se baignèrent le pied au grand soleil.

Un après-midi, qu'il faisait une chaleur déouillante, ils remontèrent par le papélin de sapins et redécouvrirent l'autre versant. C'était le chemin de l'étang, de leur si bel secret si comme ils disaient toujours. Ils allaient tout droit devant eux, sans avoir rien projeté, sans parler du but de leur promenade. D'ordinaire, ils s'occupaient à bien que les mots n'étaient pas nécessaires. Ils allaient simplement ici ou là, tacitement, d'un commun accord.

Ce jour-ci ne différait guère des autres. Pourtant, ils se trouvaient finement agrippés par les longues ailes de verdure, comme à une indifférence répugnante. Ils tiraient leur pas de promenade. Un silence profond rigoureux entre les arbres. L'air chaud était immobile et comme suspendu. Parfois, un insecte papilloté devant eux comme une flèche et fuyait; donc le bourdonnement déclinait à travers les branches.

Ils arrivèrent à l'étang. Ronda s'assit sur le bord, entra en soulier, un bras, et trempa ses orteils dans l'eau.

— Elle est chaude, Ronda.

— Naturellement! dit Parru. Avec la chaleur qu'il fait aujourd'hui.

Elle se renversa en arrière, jeta sa cheute et son bras à l'ombre des branches basses d'un pommier, puis se détachant tout à fait, elle roula l'autre bras dans le regard soulier, qui d'un côté reprenait le premier. Alors, allongeant les deux jambes, elle baissa l'eau de ses pieds, éplucha. Des gerbes pillonneuses, troublant la surface immobile.

Très lentement, Parru suivit son exemple. Ils restèrent assis, sans parler.

— Alors! On y est? demanda Parru tout à coup. Même à ses propres oreilles, sa voix avait un timbre étrange, un peu rauque, comme s'il était enrhumé. Elle fit signe à son bras, puis ajusta.

— Dans un instant!

Parru l'observait, sans tourner la tête. Elle regardait l'eau éclabousser ses pieds, rêvait, comme si elle avait des yeux.

— Tu veux que je t'aide à te débarrasser!

Elle secoua la tête.

— Tu te rappelles qu'autrefois, je débarrassais ton corps? Dans le dos.

— Ouais... Mais je n'en pense plus maintenant, qui se baignent par derrière.

Il se vit un moment, s'amusa à baigner, dans l'eau, de petites mottes de terre.

— Dis, Ronda! Il fait bien chaud, ici, au soleil. Déshabillons-nous sous les arbres.

Elle se leva, sans un mot. Les branches du pommier sauvage balayaient le sol tout assier de l'arbre.

— Il y en a des poèmes cette année! dit Parru. Regarde comme les branches sont chargées. Elles pendent presque jusqu'à terre.

— Ouais... Beaucoup!

Il ajusta les branches. Elle se pencha pour entrer dans l'espace ombagé où l'arbre formait comme un dais.

— N'est-ce pas étonnant? Regarde! On dirait une tente!

Elle fit signe que oui.

— Assés! Qu'est-ce que tu es?

— Rien.

— Pourquoi ne parles-tu pas?

— Je ne sais pas moi-même. Quel, pourquoi?

Que d'étais singulier! Jamais Parru n'avait donné cette, auparavant. Il ne comprenait pas de qui se penchait en lui.

— Je me sens tout drôle, Ronda. Pas toi?

Elle courut légèrement le regard vers lui.

— Ça... Il me semble... Nous ferons peut-être mieux de rentrer.

Il fit, tout étonné.

— Ça me vaux plus qu'on se baigne!

Elle hésita un peu, puis fit un signe.

— Je crois que si, dit-elle.

Sa voix semblait étrange, à elle aussi. Un peu rauque.

— Je m'aide pender moi-même ici, à cette année. Les branches m'aident, dit Parru, s'efforçant d'affecter un air dégoûté.

Elle regarda la branche.

— Oui, bonne idée!

Il fit passer sa chemise par-dessus sa tête et la suspendit. En un instant, il se débarrassa.

Instinctivement, il tourna le dos, ne la regardant pas. Il était terriblement d'indiquer à une posture chancelante qui se balançait péniblement le long d'une branche noueuse.

d'après, ils étaient allongés

— Y avait ? Fi-til à la fin, se ressourant.

Elle était nue. Elle s'était

— Encore un instant... Je voudrais... me reposer, rien qu'une minute.

— Bonne idée, fi-til en s'assoupant aussitôt près d'elle. Tu ne veux pas entrer dans l'eau maintenant ?... Tu es trop chaude !... C'est vrai. Voilà comment on s'échauffe des crampes.

Elle arrachait des touffes, dont elle se couvrait les oreilles. Il se mit à faire comme elle, enroulant l'herbe sur les pieds de Rando, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement cachés dans ce petit tas de verdure. Puis, il se arracha encore et se mit à lécher piler sur elle...

— Tu ne chasserais ? murmura-t-elle, en souriant.

Elle le regardait dans les yeux, poser la première fois. Il sautait une autre touffe d'herbe et la laissa couler entre ses doigts, sur le dos blanc.

— Oh ! Oh ! de Rando, On dirait des lunettes !

Elle croisa les bras sur sa poitrine, se releva. L'essieu d'après, ils étaient allongés côte à côte, ayant retrouvé un peu de leur ancien habitude. Rando tâtait d'accrocher une branche basse avec son pied, elle finit par saisir un rameau entre les oreilles et se mit à le balancer. En arrière. En avant. Rando tâtait la jambe et tenna, du pied, de la première la brindille.

Au bout d'un moment, ils cessèrent de bouger, immobiles. Rando souriait : le bruit de ressort des grandes sauterelles bondissant hors de l'herbe haute. Rando gardait un tel silence qu'il la crut endormie. Il se pencha sur un coude, la regarda. Elle avait les yeux grand ouverts. Soudain, le cou de Rando se mit à battre, à battre si fort, qu'il en fut comme suffoqué. Il lui sembla que cet univers de verdure se mettait tout entier sur lui comme pour un assaut. Vertige... Ses pensées s'agitèrent : c'était comme un ample balancement.

Il se pencha au-dessus d'elle.

— Rando ! fi-til à l'apurement, mais dans un chuchotement.

Elle le regardait. Ses yeux étaient très grands, très noirs, dans l'ombre d'un feuillage.

— Rando... fi-til encore.

Elle baissa brusquement la tête. Ses petites dents pointues manifestèrent sa haine intérieure.



— Et-ce que... et-ce que... tu sais... ? fi-til dans un souffle.

Lentement, de la tête, et les yeux dans les siens, elle fit signe qu'elle le savait.

— Et... pourquoi ? demanda Rando, haletant.

Elle espéra une bouffée d'air, et détourna la tête.

— Oh, Rando...

Il ne se reconnaissait pas. Les mots semblaient venir tout seuls, du fond de lui, hors de tout contrôle.

De nouveau, elle se détourna et l'examina de l'air dont on pose une question.

— Je ne sais pas ? dit-elle enfin.

Il se rapprocha davantage, pressa sa joue contre la sienne. Comme sa peau était douce et brillante !

— Pourquoi ? répéta-t-il.

Il se mit contre sa joue qu'elle répondait à son à d'un signe. En même temps, elle s'allongait de regarder ailleurs. Mais elle lui mettait les bras autour du cou.



DE L'AMOUR SANS UN MOT

(Suite de la page précédente.)

De nouveau, cet univers de feuillage, d'herbe verte et de ciel bleu, parut se ruer sur Fanny, la submerger, puis, soudain, reculer bien loin, s'enfoncer dans un mortel silence. Savait-il ce qu'il faisait ? A peine. Avec une étonnante surprise, il se rendait compte, dans le même instant, que les projets de Drake l'avaient longuement préparé à ce qui arrivait. Il sentit le corps tiède céder, se rendre de surprise, tenter de le repousser. Mais il ne lui était plus possible de lui résister, de la secourir, de l'épargner d'aucune manière. Il entendit son cri, sentit qu'elle cessait de résister. Les bras de Fanny l'enlaidirent. Plus fort. Si fort qu'il sentit son visage écarté dans la fraîcheur de l'herbe.

L'après-midi doré les retrouvait comme une marée

ils demeuraient étendus, sans parler, côte à côte. De temps en temps un long frisson secouait Fanny de la tête aux pieds. Il l'appela, elle sortit d'un rêve :

— Fichée !

— Quoi ?

« Oh ! rien ! Bien sûr que non !

Alors, il chercha sa main à tâtons, la retint dans la sienne ; elle était toute froide. Un bruissement derrière le talon. Fanny bondit sur ses pieds et, tremblante, de peur, se rapt contre l'arbre :

— Il y avait quelqu'un ? fit-elle. Quelqu'un nous regardait ?

Issuait du roman d'Henry Bollmann : « King's Row » (Une petite ville comme les autres) Gallimard. Hachette.

LA MAGIE ET LES FEMMES

Tout n'est qu'illusions, les dames quand elles disent « je vous aime », ou quand elles s'allongent sur une planche à clous. Elles se vengent ensuite en enfonçant des épingles dans les biceps de celui qu'elles adorent mais parfois elles deviennent volages, et encore plus, elles passent pour légères. Quant à certaines, toutes ces histoires leurs cassent les pieds, quoiqu'elles brûlent de se faire admirer... Tout n'est qu'illusions...



DE GRANDES AMOUREUSES TELLES QUE MARGUERITE DE BOURGOGNE OU LA GRANDE CATHERINE ÉTAIENT DES FEMMES À BARBE

La femme à barbe fut toujours considérée comme un véritable monstre. Son aspect physique suscita la répulsion. Les femmes se sentaient mieux servies de la courtoisie morbide du public pour produire que « phénomènes de la nature » lors des grandes foires. Et jusqu'à ces dernières années, tout élève digne de ce nom se devait de passer une « Femme à barbe », à côté de « L'Homme le plus petit du monde » et de la « Sirène des mers du Sud ».

Phénomène physique, qu'on faisait monter au théâtre comme sorcière, au moyen âge, la femme à barbe fut également, pendant des siècles, considérée comme anormale lorsque dans ses réactions les plus violentes, d'après de la femme que le rem et une partie du corps, mais surtout agissant et aimant en véritable mâle.

C'est un médecin australien, Oswald Jendley, spécialiste des glandes endocrines, qui découvrit le processus de développement pilosité dans le genre humain. On avait remarqué, bien avant lui, que les hommes possédant une grande partie de leurs cheveux et de leur poil, après qu'on sût pratiqué sur eux l'ablation des glandes reproductrices. On en avait conclu que c'était aux glandes, et elles la femme, les ovaires, qui régissent le système pilosité.

De là, d'ailleurs, la croyance populaire que si les hommes pouvaient ou être ou rapace ou être ardent.

Le professeur Oswald Jendley prouve que les poils ne doivent pas seulement leur origine aux glandes reproductrices, mais surtout aux capsules surrénales. Que celles-ci fonctionnent d'une façon déréglée se voit surtout en chaise et un porteur d'épave tel son.

Porteur de cette découverte, le professeur Oswald Jendley s'est attaché particulièrement à étudier l'existence d'une hyper-stérilité des capsules surrénales chez les femmes, dans le comportement de la femme à barbe. Ses études cliniques lui ont facilité par le fait qu'en une certaine partie de l'Australie, le climat déshérait une super-activité de ces glandes chez un grand nombre de femmes indigènes et même d'Européennes transfigurées depuis quelques années.

Beaucoup d'ailleurs, ces dernières qui en étaient réduites à user de glaces pilositaires et du rasoir de leur mari, virent assister le professeur pour qu'il les débarrassât de cette infirmité.

Il ne manque donc pas de confessions, pour la plupart très poétiques, et publiés basés sur une étude sur le comportement sexuel de la femme à barbe.

Dès le début de son ouvrage, il s'attaque à l'opinion ordinairement répandue que la femme à barbe est une lesbienne.

Non seulement, elle ne recherche pas les autres

femmes, mais elle est particulièrement attirée par les hommes. La plupart des cas observés présentent une véritable nymphomanie hétéro-sexuelle.

Et, ayant appuyé sa thèse par les observations cliniques qu'il a pu faire, il cite quelques cas historiques :

La si célèbre Marguerite de Bourgogne (vivent en ne put jamais connaître encoeur le nombre de ses amants et qui déborda en nymphomanie d'un véritable sadisme, puisque, telle la marie religieuse, elle tomba, après l'amour, son compagnon d'une nuit, était pourvue d'un épais duvet sur le visage qu'elle faisait épiler, chaque matin, en secret, par le barbier de la cour.

L'impératrice Catherine de Russie était aussi barbe que ses grenadiers et il est utile de rappeler qu'elle prenait chaque soir un bain par lequel les hommes de légende d'Élisabeth se faisaient saignement épiler, raser, et maquiller. Pourtant, à l'écouter, on parvient à connaître son infatigable plaisir.

« D'ailleurs, l'homme qu'elle avait choisi pour la nuit venait la rejoindre vers onze heures du soir et devait le quitter sur le coup de deux heures du matin. Or le capitaine Andréi Andréievitch Vassiliev fut sa partenaire d'une telle ardeur et, si l'on peut dire, d'une telle orgueille, que, pour une fois, l'impératrice, éprouvée, s'endorment dans ses bras, sans penser à le chasser de sa couche.

« L'épilage, à cette époque, était loin d'être assés la perfection actuelle et, le matin, le fringant capitaine s'éparqua avec stupeur, à son réveil, qu'il avait à son côté une dame bien mal rasée.

« Catherine lui fit jurer le secret, mais pour être plus sûre qu'il serait bien gardé, confia son amant en Sibirie. C'est là, qu'à la fin de son jour, il raconta cette aventure, cause de son mal. Le lendemain fut trouvé, en 1918, dans une vieille abbaye. »

Mais l'amant rasé et impudique qui demeurait, malgré tout, dans la légende, le professeur australien se penche sur les cas qu'il a examinés lui-même.

1910

La partie la plus intéressante de son ouvrage est la publication de l'exercice « de la confusion de Marian Arrow, une des femmes à barbe, qui virent le voir, journal dont nous donnons quelques extraits significatifs.

Mes premiers devoirs amoureux — je ne dirai pas secrets — datent de ma neuvième année. Comme

(Suite page 58.)



MA MÈRE ME FIT UN GRAND DISCOURS SUR LES HOMMES, CES ANIMAUX FÉROCES, CES BRUTES...

(Suite de la page 8.)

seule se produit souvent, je tombais amoureux d'un garçon beaucoup plus âgé que moi. Il devait avoir 15 ans. Il avait l'air garçon liseur et venait tous les soirs à la maison nous porter le lait. Pourquoi me sentais-je attirée par lui, je ne saurais exactement le dire. À l'écart de mes parents et de ma sœur, il me parlait d'égal à égal, et jamais comme une grande personne parle à une enfant. Pourtant, pour moi, c'était une grande personne.

Mon amour était très pur, sans qu'il me s'y mêlât, rien d'érotique. C'était mon grand ami, quelqu'un qui me comprenait, qui ne se moquait pas de moi quand je parlais, qui partageait mes joies, sa journée de travail terminée. Le samedi, je n'allais pas en classe, et, avant de commencer la distribution, il venait, en cachette, dans la part de mes parents.

Le parc me paraissait immense. Avec du grand mur qui délimitait la route, il y avait un bouquet touffu qui avait fait ma cabane. C'est là que je me amusais à venir me rejoindre. Au début, nous jouions à Robinson Crusoe, à Robin des Bois, que sais-je ?...

1912

Mais bientôt mon camarade m'apprent des jeux qui me paraissent étranges, mais ne m'intriquent pas. Ma curiosité n'était pas excitée et je ne voyais pas pourquoi il faudrait prendre plus de plaisir à me caresser le corps que la joue. Et si le serment qu'il me fit prouver de ne pas dévoiler nos jeux mit un certain mystère dans nos rapports, il n'y avait rien de morbide, je pensais simplement que c'était parce que mes parents m'interdisaient de voir des gens qui n'étaient pas de notre milieu. Les caresses qu'il me prodiguait ne me causaient aucune gêne des vôtres. En toute innocence, j'en vins à lui donner du plaisir. Il m'apprenait soigneusement je devais lire et je fus, à vrai dire, très effrayée la première fois. L'écriture de ma sœur dans mes d'explications. Il me dit seulement que je ne devais en parler à personne et surtout pas aux filles de ma classe. Mais c'était, comme moi, assez très innocentes et sans ne savoirs que rien autrement quand nous voyions les garçons jouer dans l'autre cour.

Un soir, le lait fut apporté par un vieux bonhomme qui nous apprit que le jeune garçon avait dû partir près de sa mère, malade dans une autre ville. Je pleurai en pensant que plus personne ne viendrait d'aimer avec moi dans le parc. Et l'après-midi, bientôt les jeux finirent que le petit liseur m'eût appris.

1914

C'est à cette date que je devins juive. Ma mère m'avait avorté et je lui tins très longtemps, pour la première fois, je lui disais, j'étais maintenant une grande personne.

Je me regardai souvent dans la glace pour voir si ma poitrine pouvait s'en parer avec mes compagnes de classe. Nous commençons à parler des hommes. J'étais, sans doute, la seule à savoir comment ils étaient construits, mais je ne faisais pas le rapport, non plus que mes amies, avec notre différence.

1915

C'est à ce moment que commençèrent les exploits de Jack l'éventreur. Les mêmes danses sur le qui-vive. La même rue fit un grand discours auquel je ne compris rien, sur le danger que représentaient les hommes, ces animaux féroces, ces brutes terribles. Dès lors, j'en eus une peur effroyable et nul être au monde n'aurait pu me contraindre à rester seule dans une pièce avec cette épée. Mon père m'a dit, par tous les hommes me faisaient horreur. C'étaient de gens qui se jouaient sur les femmes — car je me considérais maintenant comme une femme — leur déchiraient le ventre, leur causaient d'effroyables douleurs, et souvent, après ces tortures, ne les tuant-ils pas comme Jack l'éventreur !

Ces horribles mots père mortel, nous laissent à dans l'indécision. Ma mère décida alors de me mettre en prison.

Les premiers jours, les premiers soirs surtout, je me sentais effroyablement seule, abandonnée. Pourtant, les professeurs n'étaient pas méchants et mes compagnes aussi sympathiques.

J'étais une grande pour mon âge, j'avais de longs cheveux noirs, de grands yeux foncés, un visage ovale. On disait que j'étais très jolie et je crois que c'était vrai. Mes amies étaient fines, mes jumeaux longs, malgré des jambes de jeune fille. Mes parents nous commencent à pointer sous le corsage qui, parfois, en irritait le bout, sans que j'y fesse la moindre attention.

Les autres élèves de ma classe étaient insignifiantes. Elles ne paraissent qu'à la toilette, étaient déjà très moches. Il n'était même question dans leurs conversations que de dame de leur père, de l'école de leur père, de la richesse de leur père, des robes

(Suite page 14.)





Une des vedettes du Cabaret parisien « Le Sexy ». La mystérieuse « Kaly ».



REINES DES CABARETS DE PARIS ★ ★

MAIS MA FRAYEUR DE L'HOMME NE DIMINUAIT PAS POUR AUTANT...

1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030
2031
2032
2033
2034
2035
2036
2037
2038
2039
2040
2041
2042
2043
2044
2045
2046
2047
2048
2049
2050
2051
2052
2053
2054
2055
2056
2057
2058
2059
2060
2061
2062
2063
2064
2065
2066
2067
2068
2069
2070
2071
2072
2073
2074
2075
2076
2077
2078
2079
2080
2081
2082
2083
2084
2085
2086
2087
2088
2089
2090
2091
2092
2093
2094
2095
2096
2097
2098
2099
2100

qu'elles seraient et surtout du mari qu'elles désiraient. Elles n'avaient nullement des idées romantiques, mais au contraire très matérialistes.

A la rentrée des vacances de Pâques, notre classe s'augmenta d'une nouvelle élève, Evelyn. Elle vivait depuis dix ans aux Indes avec son père. Celui-ci étant revenu en Angleterre pour se remarier avait pu à bon droit laisser Evelyn en pension. Elle était plus âgée que nous — 17 ans déjà — mais il faut croire que les écoles des Indes ne sont pas à la hauteur de celles de la métropole, car du point de vue études, elle était très en retard sur nous.

Petite, un peu boulotte, au visage avenant, semée de taches de rousseur, elle se refusait à rattrier ses longs cheveux blancs qu'elle laissait s'étendre sur ses épaules.

Si elle était en retard pour ses classes, elle était plutôt en avance pour bon d'autres choses. Rapidement, nous devînâmes très amies.

La nuit, nous dormions. Que peut-on faire d'autre la nuit ? Evelyn n'était pas de cet avis, et elle prit l'habitude, bientôt, une heure environ après l'extinction des feux de gas, de venir se glisser dans mon lit où nous bavardions jusqu'à nos heures amies.

Un soir, elle me parla de l'homme, elle m'expliqua le rôle exact de l'homme, les plaisirs qu'il tire de la femme avec brutalité. D'après elle aussi, la femme n'apportait que des douleurs du coït de l'homme. Pourtant il lui restait fort heureusement quelque chose.

Je lui rapidement insistai. C'est alors que me revinrent à l'esprit et que je compris les jeux du petit laveur de luis.

Evelyn, bavarde, m'aima avec passion et toute la jeunesse que cela comporte. Toutes les nuits elle essayait me retrouver et se comportait en amant plus qu'en amie. J'éprouvais un certain plaisir du contact de son corps des caresses qu'elle me prodiguait, mais j'étais plutôt froide. Une fois de temps en temps, c'était agréable. Tous les soirs, cela me semblait fatidique.

Nous passions toutes nos nuits ensemble jusqu'àux grandes vacances.

L'année suivante, Evelyn ne revint pas à la pension. Je retrouvai mes autres compagnes toujours aussi sages, toujours sans idées et ne se risquant pour leur devenir les copistes de l'homme. Evelyn ne me manqua pas.

Les femmes ne m'intéressaient pas plus que les hommes et je n'étais pas non plus amoureuse du moi.

1917

Ma mère m'apprit qu'elle m'avait réservé de grandes pour me marier. Je pleurai, protestai, disant que je voulais vivre seule. Elle m'expliqua qu'elle se trouvait maintenant sans ressources, que le parti qui se présentait était intéressant à tous les points de vue.

William Arrow était un homme assez grand, bien bâti, au visage énergique. Il devait avoir une quarantaine d'années. Il me fit une cour qui ne me parut pas dérangeable. Il me plaitait avec de nombreux des bonnimages et des cadeaux. Enfin, les grandes personnes faisaient attention à moi et me comblaient de prévenances. Mais ma frayeur de l'homme ne diminuait pas pour autant.

Le soir de mes nocces fut semblable à celui de beaucoup de jeunes filles de mon époque. J'étais couchée. Il vint me rejoindre quelques instants après, vêtus d'une longue chemise de nuit. Il souleva la lampe et commença à m'embrasser. Ses balais me paraissaient si doux.

Sa main caressa mon ventre, il devint de plus en plus pressant. Tiens, il était au coït. Malgré tout, je n'éprouais aucun plaisir.

Mon coït n'était que celui d'un homme.

Mon mari, sans doute, dégoûté par mon coït. Il baissa sur moi, m'embrassant de tous ses poils.

Instinct de donner de plus longs détails. Ce fut un viol très très douloureux qui augmenta mon ressentiment contre lui et tous les hommes en général. Une fois son désir assouvi il m'oublia, j'étais très mal.

1919

Cette année pendant toute l'année où nous restâmes en Angleterre. Puis nous partîmes en Australie. Mon mari avait un complément très ardent et me frigidité devait augmenter son désir. Je subissais toujours les mêmes avec dégoût, n'éprouant qu'une haine — qu'il soustra son plaisir et qu'il donne. Un enfant sans aucun qui devrait tout pour moi.

Depuis mon mariage je n'étais plus éprouée aucun plaisir sexuel, le mariage cessait, même venant de moi, me répugnait.

Puis, les affaires nous amenèrent dans l'ouest de l'Australie. Au bout de quelques mois, sous l'influence du climat malsain, mon mari tomba malade.

(Suite page 32.)



La Vie et les Amours de la Castiglione

La plus belle femme du second Empire avait été aussi la plus énigmatique...

Un demi-siècle après sa mort, les débris de la Castiglione, ses lettres d'amour, ses bas, ses bijoux, ses toilettes, les tableaux qu'elle aimait, vendus aux enchères à l'Hôtel Drouot, ont rapporté au total 1 400 000 francs, alors qu'on croyait que son journal intime, à lui seul, serait vendu le double ou davantage. Car ces débris de l'Histoire se trouvaient encore enfouis dans ses papiers. Virginia Oldoini, comtesse de Castiglione, n'était pas seulement la favorite de Napoléon III. Elle était également l'émancipée de Carroux et des parvenues de l'aristocratie italienne. La plus belle femme du second Empire avait été aussi la plus énigmatique.

A l'époque où Virginia Oldoini vit le jour, des observateurs avisés calculaient que la durée des régimes en France était approximativement de dix-huit années. L'Empire était né en 1853. Il assisterait donc son âge critique en 1870, l'année où Nita serait entrée ans. L'âge critique de la femme de cette époque, selon Balzac, Virginia n'y en que regretter que cette corespondance n'ait pas été plus brève. En un temps où ses caprices faisaient loi aux Talleyrand, elle était parfaite, avec cette de mélancolie que d'arrogance, faisant allusion à l'impérialisme Espagnol, elle de Mendigo : « Si j'étais venue plus tôt à Paris, ce n'est pas une Espagnole, c'est une Italienne, qui aurait sauté d'un sur le trône ».

Elle pouvait donc difficile être plus tôt à Paris. A peine avait-elle le temps de se préparer dans sa seule souvenance d'enfance qu'elle était mariée et jeta sur l'échiquier politique, dès l'âge de quinze ans, elle était aussi grande et aussi belle qu'elle le fut à vingt ans, et Florence, cette ville déguillette où les passions et la folie avaient toujours été plus souveraines que la grandeur, en avait fait son idole.

Il en fut manqué qu'un trompeur pour être celle de Paris. Ce trompeur, de lui le mariage.

Francoise Verardo, comtesse de Castiglione de Castiglione d'Anti, avait toutes les qualités requises pour faire un mari — un mari de comédie. De bonne mine et de belle posture, fier de tous les noms qu'il portait, il vengeait son il était veuf et peu décidé à le rester. A tout hasard, il était venu chercher fortune en Angleterre et c'est dans les salons d'une parente de la reine, la duchesse d'Inverness, que le destin de Nita croisa le sien. Le pauvre comte y faisaient une figure touchante à force de naïveté. Il devint toutes les femmes avec des yeux comme un collégien au sortir de sa pension.

— Vous ne savez pas ce que je suis venu faire ici ? Je voudrais me remarier, expliquait-il au comte Walewski, ambassadeur de S.M. l'empereur des Français.

C'est là que le comte Walewski (fil naturel de Napoléon III, et le seul de ses fils qui lui ressemblait physiquement) eut une illumination :

— Resurrexeris in Italia, lui dit-il. Allez à Florence et demandez à la marquise Oldoini la main de sa fille Virginia, vous aurez la plus belle femme d'Europe. Ce que fit Castiglione.

Après quelques semaines de mariage fâcheux, Virginia se dévota, de nouveau bonheur, à l'épouser sans amour. La dévotion italienne fut aussi étonnante que courtoise la face du mal. On se fit de regarder l'air et le cœur du roi de Sardaigne. Castiglione y avait une charge et Nita un cousin : Carroux, ministre de Victor-Emmanuel II et champion de l'idéal nouveau qui faisait l'objet de toutes les conversations de Paris : l'Unité de l'Italie.

Parmi les souverains d'Europe, l'Italie ne pouvait guère compter que son Napoléon III. D'abord, il avait été « couronné » dans sa jeunesse. Puis Carroux se faisait fort de le convaincre pour peu qu'on lui fournît le bon, c'est-à-dire la femme. Cette femme, il l'avait sous la main, dans sa propre famille, en la personne de Virginia Oldoini, comtesse Verardo de Castiglione. Et c'est ainsi que la comtesse de Castiglione fut envoyée à Paris avec une mission secrète d'ailleurs définie : couvrir la tête à l'empereur des Français « Mussolini par tous les moyens qu'il avait pleins, lui ferait-il cyniquement. Mais il faut résister ».

C'est le 24 novembre 1853, un mercredi, jour de bal, qu'elle fit sa première apparition aux Tuileries. La comtesse, lorsqu'elle entra, fut si forte que, malgré Nicotina, l'orchestre se tut et que les danseurs en habit de cour s'arrêtèrent. Un murmure d'admiration s'éleva. On alla même jusqu'à applaudir, tandis qu'un charbonnier la conduisit dans la salle des Maréchaux pour la présentation à l'empereur et à l'impératrice, l'empereur donna sa main à Nita et elle fut la plus belle femme de l'époque. On alla même jusqu'à applaudir, tandis qu'un charbonnier la conduisit dans la salle des Maréchaux pour la présentation à l'empereur et à l'impératrice, l'empereur donna sa main à Nita et elle fut la plus belle femme de l'époque. On alla même jusqu'à applaudir, tandis qu'un charbonnier la conduisit dans la salle des Maréchaux pour la présentation à l'empereur et à l'impératrice, l'empereur donna sa main à Nita et elle fut la plus belle femme de l'époque.

Elle était en effet, et bientôt personne ne pouvait plus l'ignorer. Impénitente en politique, l'empereur était incapable de dissimuler son amour. Quand Mme de Castiglione paraissait aux côtés de l'impératrice, il avait une manière révérencieuse de se tenir et de se mouvoir. Quand elle n'y paraissait pas, c'est lui qui avait l'air absent.

A Castiglione, quand elle manquait la comédie sous prétexte qu'elle ne se sentait pas bien, il abandonnait l'impératrice à l'entracte pour aller aux nouvelles en personne jusque dans la chambre de la malade.

(Suite page 35.)

Leblanc, et il ne cessait pas à rompre. Mais, dès le matin de son appartement, les voyous parus entrer ensemble au restaurant Vieux, juste l'indication de chez elle, où elle savait qu'ils dîneraient en cabinet particulier. Mais, prise encore ses vagues sentiments et de rousses idées, elle se mettait d'être pleins. Et puis, elle-même n'était pas sans reproches. N'avait-elle pas reporté une partie de ses sentiments et de ses vides sur le propre frère du duc d'Aumale, Robert d'Orléans, duc de Chartres ? Parfois, les deux frères dînaient ensemble, chez elle. Le roman romantique de sa vie avait tourné à la comédie bourgeoise. Une dernière œuvre du destin le transformerait en roman noir.

La Troisième République s'était décidée sur le tard à renvoyer en exil les fils de Louis-Philippe, bien qu'ils fussent fidèlement servis. Pour la comtesse, ce fut la fin. Dans son appartement de la place Vendôme, elle menait la vie d'une recluse, pour ne pas dire d'un fantôme. Car, ayant perdu la beauté, son unique raison d'être en ses jours heureux, elle avait l'obscur sentiment d'avoir perdu jusqu'à l'existence. Elle ne voulait plus être vue, elle ne voulait plus se voir elle-même. Elle ne sortait plus que la nuit pour jeter des petits chiens très gras et très laids nommés Sandouge et Kaïssa. Entrée chez elle à peine y apportait-elle la lumière d'une bougie. Elle avait fait retirer tous les miroirs...

Sa porte ne s'ouvrait plus que pour de rares visites qu'elle-même s'était ingéniée à rendre mystérieuses. Un rapport de police indique qu'il y avait deux portes à son appartement dont l'une hors de la vue de la concierge : c'était elle qui l'avait fait percer. « Il paraît, ajoutait ce rapport, qu'elle a fait installer des fils électriques qui aboutissent à des boutons dissimulés dans la porte de cette entrée particulière. Chaque visiteur important avait son bouton particulier. Le cardinalat de la visite était parfois plus compliqué encore : quand Eminence, avant d'entrer, avait été fidèle depuis le temps des vacances anglaises, entrait la voir, il arrivait en racontant les murs et en s'efforçant pour s'annoncer. Elle s'efforçait à son tour et, enfin, amovement pour lui la porte s'ouvrait.

Ses voisins la taquinaient pour elle et lui trouvaient l'air d'une sorcière.

On trouva chez elle, après sa mort, un testament dans lequel elle précisa qu'elle voulait être revêtue de « la chemise de nuit de Compiègne » et veillée par Sandouge et Kaïssa, ses compagnons, depuis longtemps acquis : « Les deux chiens seront, pendant la nuit finale, placés aux pieds. Les personnes en même place dans la bière, un sous chaque pied formant coussin ; je les dirai habillés, blancs, robe d'hiver bleue et violette à mes chiffres, à leurs noms, et leurs colliers de fleurs roses et écarlates ».

On trouva aussi un coffret en laque du Japon à décor de fleurs et de papillons dorés contenant quatre paires de lacs de soie verte de brocade qui lui avaient appartenu jusqu'au dernier instant quatre grandes jupes de sa vie. L'une, ornée de petits boutons de soie rouge dont celle qu'elle avait portée le soir de son exhibition en dame de cour, aux beaux jours de sa rivalité avec l'impératrice. Elle devait échouer à la salle des ventes. Un amateur de souvenirs du second Empire en a fait l'acquisition pour 14 000 francs.



Actrice Tani-Tani vendue au Canevet « La Mouille à Poivre ».



La Vie et les Amours de la Castiglione

*Elle fit son entrée dans une robe dont la jupe
était constellée de cœurs...*

— Le cœur est un peu bas, dit l'Impératrice.

(Suite de la page 114)

Cinquante ans plus tard, se souvenant, à la veille de mourir, de cette époque de sa carrière, la comtesse voudra se faire ensevelir dans la chemise de nuit qu'elle portait alors et qu'elle conserva sous ses yeux, l'appellant « la chemise du nuit de Compiègne ».

Si Mme de Castiglione défrayait la chronique scandaleuse des années 1858, c'était pourtant moins par sa liaison avec Napoléon que par ses audaces vestimentaires. Dans un temps où les femmes se contentaient (sans qu'elles n'osassent pas en avouer), elle osa se châllier plus et, avec ceux de ses contemporains effarouchés, Nina avait la réputation de se draper à l'antique. Aux bals costumés alors à la mode, où certaines tenues romantiques étaient permises, elle alla jusqu'à l'impudence. Comme en sa prime qu'elle était riche, on racontait qu'elle avait osé se montrer en Sémiramis, vêtue de sa robe verte de Tant, que d'après Flaubert, on ne peut regarder sans mourir. En fait, l'héroïne de ce roman était une certaine Nina Korsakoff, une Russe un peu folle. La seule intervention authentique de Mme de Castiglione fut son séduisant en dame de cœur à un bal des Affaires étrangères. Pour l'Impératrice, présente à ce bal, c'était une provocation si directe qu'elle ne pouvait le laisser sans réponse. Lorsque l'Italienne fit son entrée au balhénisme dressée de carter, dans une jupe constellée de cœurs symboliques.

— Le cœur est un peu bas, dit Eugénie.

Nina se redressa et vint se couronner, mais sans oublier Du reste, il n'y eut que peu de personnes au tourment de cet incident, alors que tout le monde arriva au l'empereur fléant ses journées. C'était sans la Pompe à Paris, le lieu du monde de ce temps-là. Cependant, l'œuvre d'inspiration. La première victoire de Nina fut de faire participer le ministre italien au congrès de Paris, après la guerre de Crimée, sous prétexte qu'un corps d'armée arde avait participé, aux côtés des alliés français, anglais et turcs, à la campagne contre les Russes.

Satisfait, l'œuvre accorda à Nina ses premières vacances. L'échantillon à son Napoléon à peine effluant la nuit, elle mit le cap sur l'Angleterre.

C'est en Angleterre que devaient entrer dans sa vie deux des personnages appelés aux premiers rôles dans la comédie triste de sa vieillesse : le duc d'Aumale, fils aîné de Louis-Philippe et Louis Brancaccio, royaliste qui devint leur dans l'indienne d'un général de la Troisième République.

Le 26 avril 1858, les Mémoranda refusent de répondre à un ultimatum autrichien, le même jour, les premiers régiments français débarquent à Gênes. Le 24 juin, à Saverio, les Autrichiens sont battus. Napoléon III, empereur des Français, est élu comme le libérateur de l'Italie. Son portrait est à toutes

les vitrines de Turin. Nina avait, Milan, trois semaines plus tard, à Villafraia, Napoléon III signe la paix sans avoir, à beaucoup près, rempli sa promesse de « libérer l'Italie jusqu'à l'Adriatique ». Le 15 juillet, lorsqu'il quitta Turin, son portrait est remplacé dans toutes les vitrines par celui d'Orléans, le prince de Joinville qui avait tenté de l'assassiner l'année précédente.

La comtesse, qui attendait l'empereur à Paris, ne le revit pas, cette fois, à bras armés. Il n'était d'ailleurs rien moins que pressé de se jeter à ses pieds. Né d'une politique, leur amour, contrarié par le préjugé, ne battait plus que d'une aile. La peur de Nina l'emporta, l'impératrice, qui ne pouvait le voir en personne, suivit l'occasion de le lui montrer. Un jour que Nina avait eu l'insolence de cogiter sa carrière, non content de cogiter son cœur, elle avait osé prétendre pour faire retirer du cabinet de l'empereur un portrait de la comtesse.

Un soir, accompagné par deux gardes de corps, le général Fleury et le général Grisselli, Napoléon se rend chez Nina. Pendant qu'il est chez elle, le général Fleury attend philosophiquement à la porte. Grisselli fait le guet dans l'escalier. Soudain, le valet de Nina, le Cori, bat des mains trois fois. C'est, semble-t-il, un signal. En effet, un homme entre aussitôt et se dirige vers la salon. Grisselli ne perd pas son temps à lui demander ses papiers. Un coup de poignard, tandis que le Cori hurle, il le tue.

Cette histoire n'a jamais été citée au clair. Napoléon inclinait à croire que son agent avait comploté simplement tel — à vrai dire un peu légitime — l'assassinat de la Comtesse Grisselli marquant qu'il agissait d'un attentat. Le résultat trouvé sur la victime en fait le crime, donc. La présence de ce revolver était, de toute façon, surprenant, cette arme américaine, d'invention récente et peu perfectionnée, était alors réputée dangereuse avant tout pour celui qui la manie. Bref, attentat ou non, dès le lendemain, Mme de Castiglione était reconduite à la frontière.

Elle rétablit avec ses fils, alors âgés de quatre ou cinq ans, dans le barreau proche de Turin. Elle eut quelques années de semi-réclusion. Elle voulait l'aventure.

Au cours de son merveilleux séjour à Paris, Nina avait connu trop de grands personnages pour n'être pas tombée de désespoir entre eux des intrigues compliquées. Il lui en était resté un goût malade de la conspiration. Retournée à Paris après la Commune, elle y avait retrouvé le duc d'Aumale. Elle voulait en faire à la fois son ami de cœur et le roi des Français. Mais le duc ne se contentait de guérir ni pour l'être ni pour l'être de ses dentures. Il avait sa surprise une liaison affichée avec une autre « divine », Léonide



Un piteux de Reno est sur le point de faire fortune grâce à une ingénieuse trouvaille : « le glorieux divorce ».

C'est un glorieux ordinaire, coupé par le raffiné, et dont les deux moitiés se tourment simplement le dos — si l'on peut ainsi s'exprimer.

■

Mère-grand, prête à scripper à la mode du jour, s'est achetée un pantalon de tûl. Ravie, elle revêt sa nouvelle acquisition et qu'on se complaît auprès de sa petite-fille.

— Je n'ai plus l'air d'une vieille dame caverne ça... N'est-ce pas, chérie ?

— Oh ! non, répond la petite-fille, maintenant tu as tout d'un vieux monsieur...

■

— Il n'y que trois mots ? Et un petit Angles ? Oh ! que je voudrais l'adopter !

— Pourquoi ? Parce qu'il est Angles ?
— Rendez-vous compte ! Lorsqu'il commence à parler, je pourrais apprendre l'angles.

■

Au cours d'un voyage sur la Côte d'Azur, un fabricant d'articles de Paris entreprend une croisière en mer avec sa femme et un ami. Le vent se lève brusquement, le bateau chavire. Les deux hommes sont sautés, la femme se noie.

Comme les recherches du corps n'ont donné aucun résultat au bout de dix jours, le mari rentre à Paris où l'appellent ses affaires et laisse l'ami sur place.

Deux semaines plus tard, il reçoit un télégramme : « Corps votre femme retrouvé, stop, souvenez-vous coquillages, stop, conservez instructions. »

Il répond aussitôt :
« Faites nécessaire auprès autorités, stop, conservez coquillages et expédiez fabrique, stop, rémorcez. »

✓ A gauche : Crystal du Lucky-Strip.

A droite : Nina Braum du Crazy Horse Saloon.



Les confessions amoureuses d'une femme à barbe

IL FAISAIT CHAUD ET JE M'ÉTAIS VÊTUE D'UN SIMPLE DESHABILLÉ SOUS LEQUEL J'ÉTAIS NUE...

(Suite de la page 14.)

tandis que mon corps et surtout mon visage, peu à peu, se recouvraient d'un épais duvet.

Je fus absolument horrifiée par ce phénomène. Je passai des heures devant la glace. Il me semblait que ce duvet poussait à ras d'aile, qu'il allait bientôt se transformer en une barbe épaisse, que toute ma beauté allait disparaître, que sous la ville on constaterait du doigt et me méprisait au ban de la société.

Chose plus horrible encore, moi qui avais été jusqu'alors androïne, faisant de moi une femme frêle, s'éloient brusquement révélées. Ces deux phénomènes insaisissables liés l'un à l'autre, étant donné leur apparition au même moment,

Et moi qui avais toujours eu l'honneur des hommes, moi qui jusqu'alors me débarrassais d'eux en infirmités de leurs amours, voilà que, soudain, j'éprouvais pour eux une attirance inébranlable, en même temps que mon nouvel aspect m'inspirait tout espoir d'être aimée et prise par eux.

Bien entendu, je ne parlai à personne de ce dont je n'étais absolument consciente. Sans cette précaution, au bout de quelque temps, j'aurais eu une véritable barbe.

Enfin, comble de malheur, mon mari sortit de sa maladie et, depuis, à peu près guérissant, je le suppliai de renouer à New-York, au climat plus sain, où il avait précédemment ses affaires. Mais l'opposé de pareil fut le plus fort. Il voulait rester dans cette région maudite.

Ce fut, sans doute, le jour de la Grande Foire de Printemps que je me laissai aller le fond du désespoir. Un grand drame avait éclaté à terre. Nous allâmes, mon mari et moi, assister au spectacle, assis rare dans des tribunes. Je m'amusais beaucoup aux dires des clowns, je m'intéressais à la cavalcade, aux acrobates, aux faucons.

Je crus mourir de honte, quand, après les nains, le glorieux et l'homme-chien, les rires faillirent à l'arrivée de la femme à barbe. C'était de moi qu'on riait, c'était moi la reine de la ville. Qui sait si, un jour, quelqu'un après découvrir mon secret, je ne serais pas ridiculisée comme cette pauvre femme, à m'écrouler sous les rires et les quolibets des gens méchants.

Mon mari ne comprit pas pourquoi je pleurais en restant.

1923

Mon mari et moi faisons chambre à part depuis sa maladie. Une fois par mois, il vient me rejoindre, s'épuisant en vains efforts, mais sans arriver à un quelconque résultat. Pourtant je faisais tout maintenant pour lui venir en aide, mais quelques artères

que je palpais essayer, son corps ne réagissait plus. Et j'avais tant besoin de lui, j'avais tant besoin d'un homme.

Je me bécotais avec frénésie aux plaisirs solitaires.

Mes jeunes amantes indignées se précipitèrent à mes caprices. J'aimais la douceur de leur peau, la chaleur de leurs corps, leurs mains.

Le docteur venait souvent visiter mon mari, tous jours faible, il était jeune, vigoureux, plutôt laid, mais la beauté n'avait rien à voir à l'affaire. Je le détestais ardemment.

Un jour, alors que mon mari était en déplacement pour quelques jours dans une ville voisine où il devait traiter un important affaire, je fis appeler le docteur sous prétexte d'avoir des nouvelles exactes de la santé de mon mari.

Surprenamment étonné, j'étais aussi jolie que deux ans auparavant.

Il faisait chaud et je m'étais vêtue d'un simple déshabillé sous lequel j'étais nue. Le docteur vint. Nous commençâmes à parler. J'étais devenue sur une bergère et un moment, qu'un jeunot tenait pour accidentel, écarta légèrement ma robe d'incognito et laissa apparaître avec profondément mes jambes. Je fis comme si je ne m'apercevais de rien et continuai à devenir gravement de la maladie de mon mari. Le docteur garda les yeux fixés sur mes jambes.

C'est ainsi qu'il devint mon amant. Pour la première fois, j'éprouvai du plaisir avec un homme et quel plaisir ! J'aurais voulu qu'il fût constamment renouvelé. Mais je devais, une fois de plus, m'apercevoir qu'un homme, même vigoureux, a des limites.

Dans les cinq années qui suivirent, je pris beaucoup d'intérêt. J'eus, physiquement, besoin d'eux et, de plus, il me semblait me donner ainsi la preuve que j'étais toujours une femme au visage doux et libre, par une femme à barbe.

1930

Mon mari mourut alors que j'avais 39 ans. Notre fils était maintenant âgé de 9 ans (je le mis en pension à Melbourne).

Je me trouvai à la tête d'une immense fortune et bientôt je fus l'objet de nombreuses demandes en mariage. Mais je refusai de me lier à un seul homme alors que j'avais besoin de plusieurs d'entre eux.

Quand le professeur Oswald jardier vint dans notre ville, en faisant l'objet de ses recherches, j'allai le voir. Il m'apparut les causes du développement de mon système pileux. Je lui cachai ma nymphomane



Tempest Storm vedette américaine du Strip-tease.

Il m'expliquait certains secrets de glandes, secrets qu'il préparait lui-même et, au bout d'un an, mes visages étaient redevenus roses et je n'avais plus à m'excuser.

Le professeur m'apprit que ce phénomène était dû à une trop grande accoutumance de mes capotules surrénales.

Je redevenais également normale au point de vue sexual. J'étais encore de nombreux années, mais je pouvais maintenant m'être assouvi et m'être assurée.

Je finis d'ailleurs par épouser mon premier amour, le docteur, car je m'étais aperçue que je l'aimais toujours qu'avec mon corps.

VOUS ÊTES-VOUS ENCORE EN CONTACT AVEC LE DOCTEUR ?

Mon deuxième mari est mort dans un accident de chasse. Mon fils a été enrapté par une pitruce gitanes. Je n'ai que 50 ans, mais je sens que je n'ai plus pour longtemps à vivre. Tous ceux que j'aimais sont partis. Il me tarde de les rejoindre.

J'ai écrit cette confession, parce que j'ai pensé qu'elle pourrait servir aux travaux du professeur Jarry. Qu'il la lise. Si je vis, je suis qu'il envoie l'ail par le secret professionnel. Si je meurs avant lui, je lui donne l'autorisation de la publier en annexe de l'œuvre.

voilà lequel il travaille et dont il m'a parlé. Je lui demande seulement de changer mon nom.

Je crois que j'ai éprouvé les plaisirs de la chair les plus variés, je crois que toutes les dépravations ont été mienne. Je suis maintenant que la maladie seule on était cause et m'emmenant à ces excès.

Des incommensurables amants que j'ai eus, aucun ne demeure dans mon souvenir. Il n'y a que l'image de mon second mari. Mais celle-là, je l'aimais avec mon âme.

André LION.

(Copyright by « Le Lyn Rouge » R)

CANCANS de Paris

Le directeur de la publication : Jean Keffelec
127, Champs-Élysées, PARIS-8^e.
1162 - GUYONNET - PARIS

Photos du numéro : Roland Carré, Syndication
Internationale, A. Gillingier.

cancans

DE PARIS

Saloméa vestida de
a "Clair de Lune".
(Foto A. Corti)

